

# *Libretto*



CHARLES DICKENS

VOYAGE  
EN AMÉRIQUE

Traduit de l'anglais par  
GÉRARD PILOQUET  
et  
ÉRIC CHÉDAILLE

*Libretto*

Titre original:  
*American Notes for General Circulation*

© Éditions Phébus, Paris, 1994, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-498-4

## AVANT-PROPOS

Nous sommes particulièrement fiers et heureux de présenter au public de langue française, qui ne payera à Dickens le francophile qu'une modeste part de ses intérêts, ce *Voyage en Amérique* (1842), jamais traduit à ce jour et qui, pourtant, aux yeux des connaisseurs est un texte fondamental<sup>1</sup>. Est-ce le caractère de notes prises dans des carnets, à la faveur d'un « tourisme » daté, qui a retardé la publication de ce texte varié, vivant et, croyons-nous, important pour la carrière de son auteur ? Qu'on nous permette de ne pas le penser : aurait-on gardé sous le coude avec la même négligence les *Mémoires d'un touriste* de Stendhal (1838) ou, pour rester dans le domaine des textes traduits, le *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, de R. L. Stevenson (1879) ? Non, à propos de ce texte, s'est produite une de ces énigmes littéraires les plus déconcertantes, avec laquelle il a bien fallu que pactise le monde des amateurs de ce trésor rare sous la venue d'une même plume : un style inimitable (cauchemar des traducteurs, en passant), une observation fine – cette ruralité précise et qui ne s'en laisse pas conter, alliée à l'humour insulaire –, le journalisme d'anecdote et

1. L'importante biographie due à Peter Ackroyd, 1990, Stock, trad. fr. par S. Monod, 1993, consacre aux « Découvertes en Amérique » un chapitre d'une quarantaine de pages.

de pensée à la fois (nous parlerions aujourd'hui de « grand reportage »).

Certes, toutes ces qualités sont mobilisées par un expert : le romancier a coutume de noircir ses carnets, on le sent, car tout est bon pour faire du matériau narratif. Comme le peintre, il se met devant le motif, et, comme le peintre des années romantiques, son chevalet ne tord pas le nez devant le motif. De l'architecture imposante aux relais de poste, des prétoires à la chaire, mais surtout de ses rencontres, du notable au cocher, il retient le trait le plus pittoresque. On hésite, devant cette science consommée qui se déploie pour intéresser le lecteur, entre l'art du journaliste et l'art du romancier. Et il faudra bien, comment l'éviter avec Dickens, parler du penseur, si toutefois l'on consent à ranger sous cette étiquette des esprits qui délibérément se détournent de la théorie (et Dieu sait combien le siècle passé a compté de théoriciens, comme si la découverte de quelques lois liées à la matière permettait d'idylliques extrapolations...) et se retrouvent, comme Tolstoï ou Flaubert, du côté de l'*histoire* racontée. Le XIX<sup>e</sup> siècle est le siècle des thèses. Quelques génies ont échappé au dogmatisme. Dickens, décidément, devait détester les systèmes. Il en donne ici quelques preuves bien senties, et quelques solides inimitiés, si l'on s'en tient à sa postface, ont dû naître de certaines de ses critiques, souvent voilées, comme il sied, sauf lorsque l'enjeu est de taille.

L'enjeu, on ne peut hésiter, semble être en effet l'esclavage, dont Dickens prend la mesure, même s'il n'anticipe pas, mais comment lui en tenir rigueur, l'explosion. Il oblige à un discours grave : il faut, contre des excès qui humilient à ce point la raison et ravalent le maître encore plus bas que sa victime dans l'échelle de la brute, ne pas hésiter à emboucher le porte-voix de la rhétorique. La flétrissure de cette abomination doit s'entendre de loin, puisque tant de siècles de « progrès » n'y ont rien fait. Mais l'enjeu est aussi embléma-

tique : le propre de tout romancier n'est-il pas de décrire le rapport entre maître et esclave, d'autres termes qui peuvent désigner la lutte de l'Esprit aux prises avec le déchiffrement de ce combat surnaturel, qu'il s'agisse de l'Autre et des passions qu'il suscite, de l'Argent, sous le pouvoir duquel il vous tient, de l'Espérance qui se mue si vite en désillusion ? On ne peut éviter cette emphase un rien balzacienne, dès lors qu'on se penche sur la forme moderne de l'épopée, le roman. Simple-ment, ici, nous avons en quelque sorte l'ébauche « grandeur nature » de l'œuvre imaginaire, un peu le lieu géométrique des abstractions qu'il s'agira d'exploiter quand, dans la solitude de la création, le monde sera réinterprété au nom de la fantasmatique.

On l'aura compris et on en jugera, le *Voyage en Amérique* n'a rien d'objectif, au sens si détestable du terme. Dès la préface, l'auteur nous met en garde, mais ses dénégations ne trompent pas. Il n'a pas de préventions contre les États-Unis, soit. Disons qu'il se les est construites, ou que l'histoire s'en est chargée.

En 1842, c'est un tout jeune homme, quel que soit le succès qui l'escorte, qui a décidé d'embarquer avec son épouse, Kate, sur le *Britannia*. Rien, dans les notes qu'il publie, une fois revenu en Angleterre, ne laisse penser que « Boz » est accueilli comme un homme célèbre. Mais sa correspondance l'atteste abondamment, ainsi que les journaux américains, et enfin les témoins, parmi lesquels son fidèle George Putnam, qu'il a recruté comme secrétaire dès son arrivée. On peut dire que toute la première partie de son voyage est celle d'un homme public. Il paye d'ailleurs en fatigues de toutes sortes les contrariétés que lui occasionnent cette vie fastueuse, ces bains de foule avec tant de mains à serrer, ces allocutions auxquelles il faut répondre. C'est son ami Washington Irving, le romancier américain, qui l'avait confirmé dans ce désir de visiter son pays. Vous êtes adulé ici, lui écrit-il en substance.

Et le sentiment n'est pas loin d'être réciproque : Dickens veut, lui aussi, entreprendre son «pèlerinage» où se mêlent si bizarrement les sources (un pays neuf) et le devenir (un pays issu de votre culture et de votre langue). Mais pas plus que le père ne voit son image rassurante dans le fils (Cronos aura toujours quelque chose à craindre de Zeus), le fils n'aime les conseils du père : ce qui est vrai des familles est vrai des pays. Mais n'anticipons pas.

C'est donc dans l'enthousiasme que Boz s'arme de guides et de cartes pour l'expédition. On peut passer sur ce qui, superficiellement, en a fait naître le désir : qui n'avait pas fait son voyage en Amérique ? Dickens n'appartient pas, tant s'en faut, à la génération qu'on pourrait qualifier de préromantique chez nous, soucieuse d'admirer les rives du Meschacébé, des terres vierges et immenses, mais à celle qui, de 1825 à 1845, sera contrainte de se situer en face d'un pays certes jeune, mais sorti des langes. Ajoutez à cela le lien linguistique et culturel privilégié qui unit un pays et son outre-mer, une métropole dominante de l'Ancien Monde à ses enfants du Nouveau. Que dire aussi de la culpabilité *tory* ? Si ces gens étaient capables (fantasme des origines) de nous donner une leçon constitutionnelle, avec leur *tabula rasa* ?...

Sans être tory, Dickens est en 1842 sous l'influence de Carlyle, qui lui a légué tout le tortueux des générosités idéalistes et socialisantes : les années qui précèdent son voyage sont consacrées à l'écriture d'un roman historique, *Barnaby Rudge*, qui doit beaucoup à Scott et décrit les émeutes de Londres en 1780 : il faut se rappeler le sérieux du conflit autour de la Charte de 1837 en Angleterre. Les pauvres réclament une représentation. Dickens le comprend, certes, mais il ne peut approuver les entreprises révolutionnaires. Au-delà des systèmes politiques (le bonheur est peut-être une idée trop neuve en Europe...), et dans cette prédominance de l'ins-



tinct comme énergie vitale qui caractérise si bien les décennies romantiques du Vieux Continent, l'attitude d'un artiste comme Dickens est d'être du côté des victimes tant qu'elles sont victimes, jusqu'à la revendication violente exclusivement, comme s'il n'y avait plus de place pour son propre discours, dès lors qu'à l'horizon du passage aux actes se profilerait un ordre brutal.

Ce n'est pas le lieu de mesurer toute la part d'identification œdipienne de cette « pensée », pour autant qu'elle épuise du reste sans les caricaturer les raisons d'une attitude plus problématique que revendiquée en toute lucidité. On pourrait simplement se demander si John Dickens, le père, n'a pas joué le rôle, merveilleux pour un artiste, de créer les conditions d'une sujétion malheureuse et consentie, parce qu'elle agrandit le demi-révolté et le fait fils de ses œuvres. Le mythe du bâtard est sous-jacent : l'autorité qui vient du Père et de ses multiples figures est à rejeter, et il faut se faire soi-même. *Self-made man*, jamais l'inconscient n'aura dit plus clairement et avec plus d'impudeur l'impossible aspiration si souvent réalisée socialement. Explorer l'Amérique avec curiosité est, pour un fils de l'Angleterre, au tournant du siècle passé, une génération après la guerre d'Indépendance, répéter un œdipe *in statu nascendi* : on y admire les gloires européennes, mais, surtout, que l'Europe ne vienne pas nous donner de leçon.

Parmi les motifs du *Voyage*, on peut évoquer aussi l'épineuse question des droits d'auteur : les États-Unis consomment de la littérature britannique et les écrivains floués subissent un détriment financier considérable. Cette situation de fait durera jusqu'à la fin du siècle, pratiquement. Dickens se voit finir comme Scott, horriblement pillé... Plus profondément, les tories qui ont voyagé là-bas, emplis de préjugés, sont revenus renforcés dans leur certitude de n'avoir vu que des brutes sans culture occupant une nature entièrement à

défricher : il est vrai que l'on est encore dans la tradition des voyages du siècle des Lumières. On s'attend partout à trouver de bons sauvages dont les institutions fort primitives pourraient être une leçon civile. Or, l'Amérique brouille les cartes. La nature y chante cette sorte de panthéisme grandiose et pour ainsi dire gullivérien, mais de culture, point ; à l'inverse des possessions latines, qu'on sait critiquer depuis des générations et des générations au nom d'un catholicisme plus chrétien que celui des rois catholiques, on semble, en pays protestant, libéral, ouvert à tout, désarmé devant cette construction insolite, qui n'a pas fait les choses prétendument civilisatrices en recourant à une classe nobiliaire de l'ancien régime ayant amené avec elle ses pompes européennes, mais avec un potentiel humain prolétaire. Le Parlement dénonce cette hémorragie des plus utiles de ses travailleurs qui vaut, de 1815 à 1850, au Royaume-Uni d'être délesté de quelque 1 200 000 paires de bras. Comment la révolution industrielle entamée peut-elle se remettre d'un tel déficit ? Tout cela nécessite qu'on y regarde de plus près. Diderot n'aurait jamais raillé un sauvage qui aurait craché partout. Pauvres Américains : Dickens ne se remet pas d'être littéralement assailli par la chique et ses effets. Isolons, entre dix remarques de la même veine, celle-ci :

Washington pouvant se parer du titre de capitale de la salive au tabac, le moment est venu pour moi de confesser, sans dissimulation aucune, que l'hégémonie de cette tyrannie à deux têtes associant chique et crachat commença vers cette époque à m'être rien moins qu'agréable et me fut bientôt aussi repoussante qu'écœurante. [...] C'est à Washington que l'étranger qui suit le même itinéraire que moi trouvera cette pratique déployée en gloire et majesté, florissant dans toute son effrayante insouciance. Et qu'il n'aille point penser (comme cela

a pu, à ma grande honte, m'arriver) que les touristes qui l'ont précédé ont exagéré son ampleur. La chose est en soi une insurpassable outrance dans le mauvais goût. (*P. 148-149.*)

Doit-on incriminer une trop bonne éducation? Cette hypothèse n'est pas de mise pour qui a décrit, non sans complaisance, bien d'autres comportements asociaux dus à des facteurs civils... Il faudrait se livrer, à propos de ce court texte édifiant que sont les notes d'Amérique, à une psychanalyse, sinon de l'eau et des rêves, du moins de l'oralité dans tout ce qu'elle a d'agressif. C'est un marin qui donne l'exemple d'une rhétorique, en chaire, faite d'érucciation, et qu'on imagine postillonnant; c'est la voracité des compagnons de voyage sur tel ou tel bateau; c'est enfin ce curieux passage où, visiblement, le voyageur est impressionné: les chutes du Niagara l'émeuvent.

Alors, quand je sentis combien je me trouvais proche de mon Créateur, le premier effet – instantané et vivace – de ce formidable spectacle fut un sentiment de paix. Sérénité, quiétude, paisible souvenir des disparus, méditation sur le repos éternel et la félicité: rien qui s'apparentât à de la tristesse ou à de la peur. Le Niagara imprima d'un coup dans mon cœur une image de beauté qui y restera, immuable et indélébile, jusqu'à ce que s'interrompent à jamais ses battements. (*P. 244.*)

Il découvre alors, du côté britannique, que des obscénités déshonorantes pour la langue anglaise sont inscrites, entre niaiseries et bouts-rimés, sur les albums où le public peut immortaliser sa visite. On est du côté anglais! C'est à n'y plus rien comprendre. Ou plutôt, l'on comprend trop bien: ce crachat sanctifié de la nature, les chutes, qui rachetait le

crachat immonde de l'Amérique, voilà qu'à son tour il est pollué par le cycle infernal de l'ordure !

Il semble que toutes les contradictions qui aient marqué le passage de quelques mois de Dickens en Amérique soient faites sur ce même modèle, qui se ramène, bien que nous mesurions ce qu'il peut y avoir de caricatural à le dire si vite, à une hésitation entre le *dedans* et le *dehors*, et leurs limites respectives. De l'Amérique et de l'Angleterre, qui doit à qui ? Qui, dans la société, aliène qui ? L'ère industrielle œuvrera-t-elle pour l'homme, dans son paternalisme qui peut aussi bien le dégrader ? La prison est-elle un lieu séparé, ou bien le monde est-il une prison ? La foi, la charité sont-elles dans les œuvres ou dans la transcendance (on suit avec intérêt le débat sur le transcendantalisme, p. 84, malgré sa touche d'humour) ? Et l'on pourrait ainsi multiplier les questions.

Arrêtons-nous un instant aux prisons. Nous pourrions aussi prendre notre exemple dans le long récit qui est fait de la guérison d'une enfant autiste. Mais, pour nous en tenir à la question de l'incarcération, remarquons la ressemblance avec la démarche de notre compatriote Tocqueville : ce dernier avait été nommé par le gouvernement pour une mission ; il en ramène l'*Étude du système pénitentiaire aux États-Unis et son application en France* (1832) ; élargissant son propos, il étudie la *Démocratie en Amérique* (1835-1840). Dickens préconisait pour les prisonniers une réclusion punitive dure ; il trouvait le châtement nécessaire, et trop de douceur ou d'humanité le hérissait. Mais si on lit entre les lignes les cauchemars qu'il prête à des condamnés, on le voit pratiquement les douer d'un imaginaire d'artiste. Mettons en regard deux passages :

[...] l'oreille tendue tandis qu'il s'interroge, il se représente une silhouette qui lui tourne le dos et se déplace

dans la cellule contiguë à la sienne. Cet autre, dont il n'imagine en rien le visage, a une stature voûtée. De cela, il est certain. Dans la cellule située à l'opposé il met un autre personnage, dont la face lui est pareillement dérobée. Jour après jour, et maintes fois lorsqu'il s'éveille au milieu de la nuit, ces deux hommes hantent sa pensée au point de l'obséder. Ils demeurent pareils à eux-mêmes, tels qu'il les a imaginés la première fois : un vieux, à droite ; un plus jeune, à gauche. Leurs traits qu'il ne peut voir lui sont une torture, cèlent un mystère qui le fait frémir. (*Il s'agit du prisonnier.*)

Et :

[...] même une fois devenus familiers ce moment et tous les objets qu'il exalte, il vous est difficile, seul et pensif, de ne pas leur prêter mille métamorphoses. Ils changent selon les fantaisies de l'imagination, prennent l'apparence de souvenirs enfouis, revêtent l'aspect de lieux conservés en mémoire et chèrement aimés, qu'ils vont jusqu'à peupler d'ombres. Combien de fois, à cette heure-là, n'ai-je vu des rues, des demeures, des pièces, des personnages hallucinants de ressemblance avec leurs occupants – offrant une réalité qui passait de loin, je m'en suis rendu compte, tout pouvoir que j'aurais eu d'évoquer les absents – surgir d'objets dont je connaissais aussi bien la forme, l'usage ou la fonction que s'il se fût agi de mes propres mains ! (*Il s'agit du romancier, la nuit, sur le pont du Britannia.*)

Mais revenons au vrai romancier. En 1842, ce voyageur lucide a trente ans : peut-on être étonné par une précocité cadrant mal avec des réflexions d'un ton, sinon d'une vérité, de sage ? Sa gloire, qui a passé l'Océan, s'appuie sur une

œuvre déjà consistante. L'auteur de *Sketches by Boz* (1836), de *Pickwick* (1837), d'*Oliver Twist* (1838) de *Nicolas Nickleby* (1839) et du *Magasin d'antiquités* (1840) est d'abord accueilli comme un dieu vivant. Il n'en est bien entendu pas fait mention dans les notes (rédigées en vue de la publication dès après le retour en Angleterre), mais tout le reste le prouve. Une grande fatigue de la gloire (voyez l'épisode où on le regarde dans le train comme une bête curieuse, ou une statue de marbre), l'échec sur la question des droits d'auteur, les commentaires très acerbes de la presse sur cette « mission », les routes, les bateaux, les trains : Dickens a peut-être présumé de ses forces, et le voyage tourne à la désillusion. C'est encore dans l'eau (comme on dirait qu'il va par le fond...) que se trouvent les plus belles images de ce naufrage désenchanté qui avait commencé par de si humoristiques pages sur une traversée difficile : des marécages, voilà la Prairie (chap. XIII), un fleuve qui ne charrie que boue et rondins, voilà le Mississippi. Et surtout, cette extériorité même du regard, déformation professionnelle ajoutée aux dimensions trop officielles de ce parcours, ne fait saisir à cet auteur de génie que des formes : les marionnettes (exceptons toutefois les malheureux, incarcérés ou fous) qu'il observe, il ne lui vient jamais à l'idée qu'il ne les a pas situées dans une histoire et un contexte qui en fassent autre chose que des marionnettes. Il eût peut-être mieux valu, comme on le dit de l'agriculture dans les grands pays, que l'intensif l'emporte sur l'extensif.

Est-ce à dire que l'expérience fut totalement négative ? Nous reprendrons à grands traits ce que les plus pertinents connaisseurs de l'œuvre passée et à venir ont diagnostiqué<sup>1</sup>.

1. Le prodigieux appareil de notes érudites de l'édition Penguin Classics, procurée par MM. John Whitley et Arnold Goldman, ici comme dans les éclaircissements dus au lecteur français, nous a été une aide précieuse.

On sait que *Martin Chuzzlewit* sera le roman qu'engendre le voyage (1843-1844) : comme Dickens en définit lui-même le thème, il s'agit de montrer comment l'égoïsme, à partir de petits commencements, devient un géant sinistre. Toute la deuxième partie du roman est un procès de l'Amérique, et, pour être juste, celui, en contrepartie, de la tartuferie britannique. Surtout, et peut-être cette réserve faite que les ennemis à combattre sont partout, le désenchantement a un effet durable : Dickens s'est senti, en Amérique, décidément anglais, retrouvant dans le manque des racines profondes. Ce détour lui a fourni des retrouvailles avec soi-même, dont le romancier ne pourra tirer que le plus grand profit. Le problème de la misère reste central, mais les personnages acquièrent désormais une plus grande épaisseur, et perdent de ce monolithisme des œuvres de jeunesse : probablement l'obsession de l'œuvre autobiographique qui insiste en lui (*David Copperfield* verra le jour en 1849) a été favorisée par ce retour aux sources paradoxal, ce détour si l'on préfère. Si Londres doit engendrer la misère due à un gigantisme incontrôlé, ce ne seront que des *Temps difficiles* (1854), entendez l'apocalypse : dans ce roman, Dickens fait le procès du capitalisme exploiteur (Engels salue bien bas notre auteur) et trop fondé selon lui sur l'utilitarisme (le maître mot que Bentham a lancé et que le Nouveau Monde a si bien repris), le naufrage des valeurs. Certes, ne nous attendons pas aux accents de *Germinal* et à des éloges de la grève comme riposte. Et la solution vient ici plutôt de l'art, la bonté érigée en système, celle des gens du cirque : on croit, avec beaucoup d'avance, entendre deux mélancolies à venir, Chaplin et Fellini...

Histrion et clown, Dickens le fut pendant son voyage, à en croire ses biographes. Son style en porte mainte trace, que le lecteur, à côté de tant de réquisitoires emportés, découvrira avec ravissement, et qu'il est bien superflu de lui déflorer ici.

Terminons par une anecdote : le prisonnier de Philadelphie devint célèbre, après que Dickens en eut parlé dans le présent ouvrage. Il paraît que, le temps venu, il ne voulut jamais quitter la captivité : « La curiosité attentive des visiteurs me manquerait », déclara-t-il. Faire avec la réalité du roman, la gageure de l'ère industrielle est peut-être, dans le cas qui nous occupe, plus encore que dans les faits divers déclencheurs d'intrigue, parfaitement tenue.

ROBERT SCTRICK



## PRÉFACE DE L'AUTEUR

À mes lecteurs de décider si, lors de mon séjour en Amérique, c'est à bon droit que j'ai jeté la suspicion sur les diverses influences qui dominent ce pays et les tendances qui le mènent, ou bien si je les ai forgées de toutes pièces. À eux de dire si la vie publique dans ce pays, sa politique intérieure comme sa politique étrangère, confirme la réalité de ces influences et de ces tendances. C'est là-dessus qu'ils me jugeront. Dès lors qu'ils reconnaîtront du vrai dans mon témoignage, ils accorderont à l'auteur du présent récit d'avoir cru fondé ce qu'il rapporte. Dans le cas contraire, ils voudront bien considérer qu'il s'est égaré – à son insu.

De préjugés envers les États-Unis, je n'en ai point ni n'en ai jamais eu, sinon de favorables. Je compte là-bas bon nombre d'amis, je porte un grand intérêt à ce pays, j'espère, que dis-je, je crois qu'il résoudra un problème de la plus haute importance pour l'espèce. Moi, voir l'Amérique avec malveillance, froideur ou animosité? Quelle extravagance! Pourquoi choisir la facilité?



## I

### LE DÉPART

De ma vie je n'oublierai cet ébahissement, où entraient un peu de consternation contre beaucoup d'envie de rire, qui me saisit au matin du 3 janvier 1842, sur le vapeur *Britannia*, jaugeant douze cents tonneaux suivant registre, en partance pour Boston via Halifax avec le courrier de Sa Majesté : j'avais ouvert la porte d'une « cabine de luxe » pour y passer la tête.

Que cette cabine eût été dévolue à « Charles Dickens, Esq., et Madame », voilà qui était patent, même pour le peu d'entendement que m'avait laissé le choc : il n'y avait qu'à se fier aux indications manuscrites du minuscule document épinglé à la courtepointe étique jetée sur un maigre matelas appliqué en pansement à une étagère d'ailleurs hors d'atteinte. Mais la cabine dont Charles Dickens, Esq., et Madame s'étaient entretenus jour et nuit depuis au moins quatre mois ; mais la petite chambre douillette qu'ils avaient imaginée et dont Charles Dickens, Esq., visité d'un puissant esprit de prophétie, avait toujours prédit qu'elle serait au moins équipée d'un petit sofa, tandis que son épouse, qui se faisait une idée moins exagérée, mais encore bien trop, de ses dimensions modestes, avait d'emblée émis l'avis qu'elle n'aurait pas de recoin discret pour abriter plus de deux énormes malles (malles que pour l'heure on ne pouvait pas davantage faire passer par la porte, ni à plus forte

raison escamoter nulle part, que loger, de gré ou de force, une girafe dans un pot de fleurs) ; mais la réplique, de près ou de loin, cette boîte proprement impraticable, d'une profonde et irrémédiable absurdité, de ces charmants, de ces exquis, pour ne pas dire fastueux, petits boudoirs croqués de main de maître que montrait la vue lithographique enluminée appendue au mur du bureau de la compagnie maritime, en plein cœur de Londres... ça non ! Que cette cabine pût être autre chose qu'une plaisante invention, une aimable facétie conçue et réalisée par le commandant à seule fin d'accroître les délices de la surprise devant la véritable, qu'on finirait bien par dévoiler aux yeux de ses occupants... voilà une idée que mon esprit eût été pour l'instant bien incapable de se représenter et encore moins de comprendre. Du coup, prenant place sur l'une des deux planchettes, je devrais dire de juchoirs, garnies de crin de cheval, c'est le visage totalement dénué d'expression que je regardai les quelques amis venus nous accompagner à bord, et qui tentaient de passer en force dans l'encadrement exigu de la porte des visages grimaçants et coincés.

Avant de nous retirer pourtant, nous aurions dû nous attendre au pire, car un joli petit choc nous avait préparés ; mais voilà, nous sommes gens que rien n'ébranle : faisant toujours dans le grandiose, le même artiste que j'ai dit avait figuré une salle à la perspective infinie, ou peu s'en faut, l'avait meublée, pour parler comme Mr Robins<sup>1</sup>, dans un style surpassant toutes les splendeurs de l'Orient, et l'on y voyait évoluer sans se marcher sur les pieds, notez bien, une foule de personnes des deux sexes au comble de la satisfaction et de l'enjouement. Or, pour rejoindre le cœur du

1. Commissaire-priseur de l'époque réputé pour ses écrits au style entaché d'enflure. (*Toutes les notes, sauf mention particulière, sont des traducteurs.*)

navire, il nous avait fallu traverser, après le pont, une pièce étroite et longue, une sorte de gigantesque fourgon funéraire en somme, qu'on eût flanqué de fenêtres et, au fond, d'un sinistre fourneau, autour duquel trois ou quatre garçons de cabine transis se réchauffaient les mains ; de part en part, courait sur la plus grande dimension de cette morne plaine une table en U qui n'en finissait pas, surmontée d'un râtelier suspendu au plafond surbaissé, refuge de verres et autres porte-huiliers, lugubre mise en garde contre le roulis ou le gros temps. Je n'avais pas encore vu l'image idéalisée que j'ai signalée – c'est seulement depuis que, à mon grand ravissement, j'ai pu la contempler –, mais j'avisai l'un de nos amis, celui auquel nous étions redevables de l'organisation de notre voyage, qui, blémissant dès le seuil et faisant retraite, se frappait mécaniquement le front tout en glissant à l'oreille d'un compagnon quelque chose comme : « Impossible, voyons ! Cela ne se peut ! » Mais il s'était ressaisi à grand-peine et, après un ou deux toussotements préliminaires suivis d'un regard panoramique sur les parois, il s'écriait avec un sourire effroyable dont je garde encore l'image en tête : « Je vois, garçon ! La salle du petit déjeuner, n'est-ce pas ? » Pas un seul d'entre nous qui ne devinât la réponse, en même temps que les affres par où passait notre ami. Il nous avait si souvent parlé du « grand salon » ! il s'était si bien imprégné de sa représentation picturale, au point, dirons-nous, de s'en nourrir ! il s'était si assidûment employé, à terre, à nous laisser entendre que pour s'en faire une juste idée il convenait de multiplier par sept – au bas mot ! – le volume et le nombre des meubles d'une salle de réception ordinaire ! Mais lorsque tomba, avec la réponse du garçon, l'aveu de la vérité – une vérité toute nue, brutale, implacable : « C'est le salon, monsieur » –, notre ami sous le coup chancela, il n'y a pas d'autre mot.

Que doivent faire des gens sur le point de se séparer d'une minute à l'autre, de dresser entre leurs échanges jusque-là

quotidiens la formidable barrière d'un espace tempétueux large de plusieurs milliers de milles et qui ne s'en soucient que davantage de ne plus laisser planer sur le peu de bon temps qu'il leur reste à passer ensemble le moindre nuage, la plus petite et fugace ombre de déception ou de déconvenue, je vous le demande ? Ils n'ont qu'à, surmontant la première surprise, partir dans de francs éclats de rire, et je puis dire que pour ma part, toujours assis sur ma planchette ou juchoir garni de crin dont il a été plus haut question, je me laissai aller à de hurlants transports d'allégresse, dont le bateau entier finit par envoyer l'écho. Aussi ne nous fallut-il pas tout à fait deux minutes, une fois dans la cabine, pour nous accorder, unanimes, sur les mérites de celle-ci, invention plaisante, facétieuse et essentielle s'il en fut ; en augmenter d'un seul pouce la largeur eût été une bévue ô combien malencontreuse et déplorable. Mieux encore : la preuve faite que, la porte presque fermée, au prix de mille contorsions reptiliennes et à condition de regarder comme espace habitable la minuscule table de toilette, notre groupe de quatre pouvait tenir entier à l'intérieur ; nous étant lancé des exhortations mutuelles à admirer l'aération de la cabine (à quai), le charme du hublot, que l'on pouvait laisser ouvert toute la journée (par beau temps), le pratique de la lanterne sourde fixée au-dessus du miroir, qui facilitait tant le rasage et en faisait un vrai plaisir (si le navire ne roulait pas trop), nous en vîmes d'une seule voix à conclure que l'on s'y trouvait plutôt au large, même si, à la réflexion et déduction faite des deux couchettes superposées (sans doute n'avait-on jamais rien fait de plus petit pour dormir, sinon des cercueils), l'espace offert rappelait, en plus étriqué, celui de ces remises qui, s'ouvrant par l'arrière, dégorgeaient sur le pavé leurs passagers comme autant de sacs de charbon.

Cette question une fois réglée à la parfaite satisfaction des parties, prenantes et non prenantes, nous allâmes faire cercle

autour du feu, dans le salon des dames, histoire de juger par nous-mêmes comment l'on s'y sentait. On n'y voyait goutte, mais quelqu'un ayant déclaré qu'« en mer il ferait plus clair, forcément », nous nous empressâmes en chœur de nous rallier à l'idée avec force « évidemment, évidemment... », sans être capables, il va sans dire, de fournir le moindre motif à une telle conviction. Lorsque nous eûmes soulevé, puis épuisé, il m'en souvient aussi, cet autre sujet de consolation que procuraient la contiguïté du salon des dames et de notre cabine, et l'infinie commodité ainsi offerte de pouvoir y venir à tout moment et par n'importe quel temps, chacun, le visage dans les mains, les yeux fixés sur le feu, s'abîma dans un silence qu'avec la solennité d'un homme qui vient d'accomplir une découverte fondamentale rompit je ne sais qui : « Comme il doit faire bon déguster ici du vin chaud ! », propos dont les sous-entendus ne laissèrent pas de nous frapper vivement, comme si l'on avait toute chance de trouver là, et là seulement, les savants aromates capables de relever ce breuvage au point de rendre la recette inégalable.

Il y avait aussi une femme de bord qui s'activait à sortir des nappes et des serviettes propres du fond des entrailles des banquettes ou de casiers dont on n'eût jamais soupçonné l'existence, au mécanisme si ingénieux que vous aviez la migraine à seulement la regarder les ouvrir tour à tour, tant l'esprit, impuissant à se détacher de ce spectacle, était bien obligé de constater que tous les coins, recoins et meubles meublants n'avaient rien à voir avec ce qu'on croyait, mais n'étaient que simulacres, trompe-l'œil et resserres secrètes destinés à une tout autre fonction que celle qu'on attendait.

Dieu bénisse cette femme de bord pour les pieux mensonges dont elle farcissait le récit des traversées de janvier ! Dieu la bénisse pour s'être souvenue si clairement du voyage similaire de l'année précédente, qui, loin de voir un seul malade, ne fut qu'un bal ininterrompu, du matin au soir, une

«partie» de douze jours, dont les seuls ingrédients furent la drôlerie, le divertissement, la quintessence du rire ! Puissent lui être payés en bonheur sa face rayonnante et son plaisant parler écossais, si évocateur des accents de son cher pays aux oreilles d'une de nos compagnes ; puisse-t-elle être récompensée pour ses prédictions de vents favorables et de beau temps (toujours en se trompant, sinon je ne l'affectionnerais pas moitié autant) ; pour les dix mille petites délicatesses authentiquement féminines que, sans s'appliquer à les mettre bout à bout ni à les ajuster entre elles, elle déployait comme sans y réfléchir, démontrant pleinement du même coup que toute jeune mère de famille transportée au-delà de l'Océan peut demeurer présente et attentive aux petits qu'elle a laissés en deçà ; pour avoir transformé une traversée, guindée aux yeux du profane, en une pure folâtrerie à ceux de l'initié, digne d'éloges et d'applaudissements ! Que des années durant le cœur lui soit léger, que la joie illumine ses yeux chaleureux !

La cabine de luxe, à vue d'œil, s'était notablement agrandie, mais à un point excessif : ne pouvait-elle pas s'enorgueillir désormais d'une vaste fenêtre donnant sur la mer ? Aussi est-ce le cœur en fête que nous remontâmes sur le pont, où régnait partout une si fébrile activité autour des préparatifs qu'une instinctive allégresse, dans le clair matin frisquet, accéléra le débit du sang tourbillonnant dans nos veines : nombre de fiers vaisseaux montaient et descendaient lentement le courant, nombre d'embarcations soulevaient à grand bruit des écla-boussures ; des grappes humaines, du quai, admiraient avec un frisson délectable le vapeur américain dont la renommée avait franchi les mers ; ici l'on « faisait du lait », entendez que l'on embarquait une vache ; là, on emplissait jusqu'à la gueule les chambres froides de vivres frais, viande de boucherie, denrées potagères, cochons de lait blanchâtres, têtes de veaux par quarterons, pièces de bœuf, d'agneau et de porc, volailles en quantités invraisemblables ; ailleurs on lovait des cordages et



l'on s'occupait à manier des torons d'étaupe ; plus loin, autour du mât de charge, on descendait de lourds colis dans la cale. C'était à peine si l'on apercevait la tête du commissaire de bord lorsque, avec une touchante perplexité, elle se dressait au-dessus de l'énorme pyramide des bagages ; et l'on eût dit que rien ne comptait, que rien n'accaparait davantage l'esprit de tout ce petit monde que les apprêts de ce grandiose voyage. Ajoutez à cela l'éclat du soleil frileux, l'air vivifiant, le clapotis de l'onde frémissante, la mince croûte blanche de givre matinal qui recouvrait le quai et sous le pas le plus léger cédait avec un craquement sec combien doux à l'oreille, et vous aurez une idée de l'irrésistible spectacle. Quand, redescendant à terre, un coup d'œil en arrière nous montra, ondulant au mât, les pavillons de vives couleurs portant son nom et, à côté, la magnifique bannière américaine frappée de bandes et d'étoiles, alors il nous sembla que les interminables trois mille milles et plus de la traversée, sans parler des six longs mois d'absence qui s'annonçaient, s'amenuisaient jusqu'à s'estomper, comme si le bateau, déjà, avait pris la mer puis fait retour au pays, comme si la pleine saison du printemps était là, à Liverpool, sur le quai Coburg.

Je n'ai pas demandé à mes amis médecins si la tortue, le punch frappé, le vin du Rhin, le champagne et le bordeaux, pour ne rien dire de tous les petits à-côtés que d'ordinaire l'on sert à gogo au cours d'un souper fin (surtout lorsque celui-ci est laissé au généreux ordonnancement de mon irréprochable ami Mr Radley, de l'hôtel *Adelphi*), sont souverains quand il s'agit de vous préparer à affronter le changement à quoi la mer vous expose ; je ne leur ai pas demandé si une côtelette d'agneau arrosée d'un verre de xérès ou deux est moins indiquée au moment d'affronter des éléments aussi peu familiers que déroutants. À mon avis, peu importe la circonspection en la matière, à la veille de s'embarquer pour une traversée ; comme le dit la sagesse des nations, « Tout compte fait, c'est

du pareil au même». Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce jour-là il n'y avait rien à redire au souper : au menu figuraient au complet ces vins et victuailles, et bien d'autres encore ; nous leur fîmes tous amplement honneur. Je sais aussi que, quelque tacite contrat de réserve aidant – un peu celui que passent le geôlier attentionné et le prisonnier sensible que l'on va pendre à l'aube –, nous nous gardâmes de toute allusion au lendemain et, ma foi, nous nous en portâmes fort bien.

Au matin, pardon ! aux aurores, quand le petit déjeuner nous réunit, le curieux constat s'imposa que nous ne savions plus quoi faire pour empêcher la conversation de retomber ne fût-ce qu'un instant ; nous affichions une gaieté stupéfiante, si l'on songe que l'humeur forcée de chacun des membres de notre petit groupe avait autant à voir, à peu de chose près, avec sa jovialité native que des petits pois de serre à cinq guinées la mesure se laissent comparer en saveur à des fèves nourries de rosée, d'air et de pluie du ciel. Mais plus on approchait des treize heures, soit du moment d'embarquer, plus se dissipait la volubilité, quelque persévérant effort que fournît la compagnie pour l'entretenir, de sorte qu'à la fin, voyant désormais l'affaire irrémédiablement compromise, nous laissâmes tomber le masque, préférant nous interroger sans vergogne sur l'endroit où nous serions le lendemain à la même heure, ou le jour suivant et ainsi de suite, et confier à ceux qui regagneraient Londres le soir même tout un tas de messages à délivrer sans faute, en main propre ou ailleurs, dès leur descente du train à Euston Square. Ce feu roulant de commissions et de recommandations au bon souvenir ne cessa qu'à treize heures, et c'est toujours dans cet état fébrile que nous nous trouvâmes projetés au cœur d'un agrégat compact fait de passagers, d'amis de passagers et de bagages de passagers, pour nous masser pêle-mêle sur le pont du petit vapeur haletant, hoquetant, appelé à nous transporter jusqu'au paquebot, qui avait quitté le quai la veille au soir pour mouiller dans le fleuve.

Le voilà ! Tous les regards se portent vers l'endroit où, à peine visible dans la brume de ce début d'après-midi hivernal, il s'est ancré. Pas un doigt qui ne pointe dans la même direction. De toutes parts fusent des clameurs de curiosité et d'admiration : « Oh ! qu'il est beau ! quelle fière allure il a ! » Même le monsieur flegmatique au chapeau sur l'oreille et mains dans les poches, celui qui a eu la consolante bonté de demander dans un bâillement à un autre monsieur s'il « passait en face » comme si l'on était sur un bac, condescend à jeter un œil, d'un air de confirmer de la tête : « Aucun doute, c'est bien ça. » Notre flegmatique bonhomme rendrait des points à Lord Burleigh le Sage<sup>1</sup> : combien plus lourde de sous-entendus est sa mimique, lui qui a à son crédit – c'est de notoriété publique à bord, mais qui l'a fait savoir, mystère ! – treize traversées sans la moindre avarie ! Tout auprès se tient un autre passager, emmitouflé jusqu'aux yeux, toisé par tous, moralement terrassé – n'a-t-il pas demandé avec une curiosité mi-figue mi-raisin à quand remonte le naufrage de l'infortuné *Président* ? Son voisin, le flegmatique, quand il remarque avec un pauvre sourire que le navire est assurément d'une robustesse à toute épreuve, d'abord le fixe, puis détourne durement son regard dans le lit du vent, et enfin prononce d'une manière aussi inquiétante qu'inopinée qu'en effet il y a intérêt. Incontinent, le flegmatique dégringole dans l'estime générale, et il se chuchote, clins d'œil méfiants à l'appui, que cet homme n'est qu'un sot et un imposteur, qui manifestement ne sait pas ce qu'il dit.

Bientôt nous sommes à couple avec le paquebot, dont l'énorme cheminée rouge fume vaillamment, preuve s'il en

1. Ce personnage historique et homme d'État (1520-1598) est aussi une figure littéraire : comparse dans une pièce de Sheridan, il est resté célèbre pour un jeu de scène où, fort préoccupé, il traverse le théâtre sans prononcer un mot, mais se contente de secouer la tête. L'allusion était passée en proverbe.

est du sérieux de ses intentions. Valises, malles, couffes et coffres passent de main en main avant d'être hissés à bord avec une inconcevable prestesse. Les officiers en grande tenue sont à la coupée, offrant de l'aide aux passagers qui vont prendre pied sur le pont et pressant de la voix les hommes d'équipage. Cinq minutes suffisent pour que le petit vapeur soit déserté, le paquebot pris d'assaut, et les quatre coins du pont envahis par un fret chargé *in extremis*, qui se répand partout en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Un chaos de passagers dévale les échelles avec armes et bagages ; bousculade ; installation confortable dans des cabines qui ne sont pas les bonnes ; abominable confusion au moment de les évacuer ; des forcenés s'échinent à ouvrir des portes verrouillées et investissent d'autorité toutes sortes de lieux réservés aux marins, contraignent les garçons de cabine éperdus, échevelés à d'incessants va-et-vient sur les ponts venteux, les chargent de commissions inintelligibles et dont nul ne saurait s'acquitter, bref, c'est le plus extraordinaire et le plus saisissant tumulte. Et au milieu de ce tohu-bohu, notre flegmatique, qui semble n'avoir ni bagages ni davantage d'amis, arpente en flânant le pont supérieur, marchant de long en large au rythme calme des bouffées de son cigare, se réhabilitant, par son superbe détachement, dans l'opinion d'un public de fortune, attentif à chacun de ses gestes : qu'il regarde en l'air vers les mâts, en bas pour fixer les ponts ou qu'il se penche à la lisse, le personnage devient un point de mire, comme si chacun se demandait quelle anomalie détectée ici ou là vient de le frapper et s'il aura, dans ce cas, la bonté d'en avertir les autres.

Et là, qu'est-ce qui arrive ? La chaloupe du commandant ! Ah ! le voilà, le commandant ! Tel, justement, que nous l'appelions de tous nos espoirs et de tous nos vœux ! Un petit homme pimpant, solide, bien bâti ; son visage haut en couleur est comme une lettre d'invite à lui serrer les deux

mains à la fois ; il fait bon voir pétiller son franc regard d'azur. « La cloche ! » *Ding, ding, ding !* Jusqu'à la cloche qui y met de la hâte. « À terre !... Qui retourne à terre ? – Ces messieurs, je suis au regret de le dire. » Partis, sans même dire au revoir ? Ah ! les voilà qui de l'embarcation font de grands signes de la main. « Au revoir ! Au revoir ! » Trois acclamations s'élèvent ; trois répondent ; trois nouvelles concluent : les voilà loin.

Aller et retour, aller et retour, aller et retour... cent fois le canot fait la navette ! Il faut attendre les ultimes sacs postaux : c'est trop ! Que n'avons-nous appareillé au milieu de l'affairement général ? Le départ eût été triomphal... Rester ici à l'ancre, deux grandes heures d'horloge, dans la brume, sans être ni chez soi ni au large, vous entraîne par degrés dans des abîmes de morosité et d'abattement. Une éclaircie dans la brume, enfin ! C'est déjà quelque chose. On n'attend plus que le canot ! Nous y voilà presque. Muni de son porte-voix, le commandant paraît au-dessus de la chambre des machines ; les officiers prennent leurs postes ; tous les matelots sont parés ; les chancelants espoirs des passagers s'affermissent ; les coqs, interrompant leur appétissante besogne, scrutent, l'air curieux, le spectacle alentour. L'embarcation vient bord à bord ; les sacs sont montés n'importe comment et projetés pour le moment n'importe où. Trois vivats de plus ; et nous n'avons pas encore entendu les deux derniers que le mastodonte se met à vrombir, comme visité par le souffle de vie. Pour la première fois les deux grandes roues à aubes tournent vaillamment et le noble navire, jusant et vent en poupe, fend orgueilleusement l'onde écumante et fouaillée.

Ce jour-là nous soupâmes tous ensemble : la tablée, qui ne comptait pas moins de quatre-vingt-six convives, ne laissait pas d'impressionner. Le navire, qu'enfonçaient la masse de charbon emplissant les soutes et la multitude de gens transportés, nous secouait d'autant moins que le temps était au calme et à la bonace ; aussi, jusqu'au milieu du repas, les plus pusillanimes des passagers avaient-ils, ô surprise, retrouvé leur intrépidité ; et tel qui le matin avait opposé à l'inévitable question « Avez-vous le pied marin ? » une négation déterminée répliquait d'une formule évasive comme : « Oh ! vous savez, pas moins que n'importe qui », quand il n'avait pas le front, toute honte bue et un soupçon de courroux dans la voix, de vous envoyer un : « Naturellement, voyons ! », comme s'il se retenait d'ajouter : « J'aimerais savoir, monsieur, ce qui, chez moi en particulier, vous autorise à me soupçonner de la sorte, non mais ! »

En dépit de ces belles dispositions au courage et à la confiance, je ne pouvais m'empêcher d'observer que rares étaient ceux qui s'attardaient à boire leur vin ; que tout le monde témoignait pour le grand air d'un amour inhabituel ; et que les places de prédilection à table, celles que l'on convoitait le plus, étaient invariablement les plus proches de la porte. Pareillement, les tables basses, où l'on prenait le thé, attiraient indéniablement moins de gens que celles du souper, et l'on jouait beaucoup moins au whist qu'on n'eût pu s'y attendre. Cependant, la dame qui avait précipitamment quitté la table juste au vu d'une tranche d'un gigot d'agneau bouilli pâlot aux câpres vert foncé était pour le moment la

seule victime à déplorer ; et c'est avec un entrain inaltérable que sans désespérer l'on continua de déambuler, de fumer et de tâter du brûlot à la fine (mais toujours au grand air) jusqu'à onze heures ou à peu près, instant où « faire bannette » – car, après sept heures vécues en mer, nul marin ne parle plus d'aller se mettre au lit – devint le mot d'ordre pour la nuit. Alors l'incessant bruit de talons sur les ponts fit place à un lourd silence et toute l'humaine cargaison s'engouffra dans les entrailles du navire, à l'exception de quelques rares traîneurs tels que moi, qui redoutaient tout autant, probablement, d'en prendre le chemin.

N'importe qui de profane ne manquera pas de trouver saisissant ce moment de la vie du bord. L'impression de nouveauté s'était depuis longtemps émoussée, qu'il s'ornait encore à mes yeux d'un intérêt et d'un charme tout particuliers : ce cap que tient, droit et sûr dans l'obscurité, le noir colosse ; le vacarme des masses d'eau impétueuses à peine visibles ; le vaste sillage qui luit de toute sa blancheur à la poupe ; les hommes de quart à la proue, que l'on devinerait à peine sur fond de ciel noir s'ils ne masquaient quelque amas d'étoiles scintillantes ; le timonier à la barre, debout derrière le compas illuminé, touche de clarté dans l'ombre, âme brillant du feu divin ; le vent qui tire des poulies, des cordages et des agrès des accents douloureux ; le rai de lumière filtrant d'un interstice, jaillissant d'une ouverture, rebondissant sur une minuscule surface vitrée des ponts, comme si le navire était secrètement embrasé au-dedans par un incendie prêt à jaillir par n'importe quel orifice pour déchaîner son irrésistible pouvoir de mort et de ruine... D'emblée déjà, et même une fois devenus familiers ce moment et tous les objets qu'il exalte, il vous est difficile, seul et pensif, de ne pas leur prêter mille métamorphoses. Ils changent selon les fantaisies de l'imagination, prennent l'apparence de souvenirs enfouis, revêtent l'aspect de lieux conservés en mémoire et chèrement

aimés, qu'ils vont jusqu'à peupler d'ombres. Combien de fois, à cette heure-là, n'ai-je vu des rues, des demeures, des pièces, des personnages hallucinants de ressemblance avec leurs occupants – offrant une réalité qui passait de loin, je m'en suis rendu compte, tout pouvoir que j'aurais eu d'évoquer les absents – surgir d'objets dont je connaissais aussi bien la forme, l'usage ou la fonction que s'il se fût agi de mes propres mains !

Mes mains ! Cette conjoncture les avait bien refroidies, tout comme d'ailleurs mes pieds, et à minuit je me glissai en bas. Seulement, en bas, ce n'était pas du dernier confortable. Dans cet univers confiné, impossible de faire abstraction de l'extraordinaire combinaison d'odeurs *sui generis* qu'on ne trouve nulle part ailleurs que sur un bateau, cette exhalaison si subtile de la cale qu'elle semble vous pénétrer par tous les pores de la peau. Déjà deux épouses de passagers, au compte desquelles la mienne, souffraient le martyr sur leur banquette, et l'une des servantes de ces dames, de celle-ci précisément, n'était plus qu'un ballot gisant sur le sol, maudissant son sort et déchiquetant ses papillotes au milieu des boîtes éparses. Tout allait de guingois, ce qui en soi constituait une circonstance aggravante assez insupportable. J'avais une pente douce en entrant et, le temps de me retourner pour refermer ma porte, voilà celle-ci au sommet d'un rude escarpement. Planches, barrots, tout craquait, à croire que le navire n'était qu'une immense vannerie ; et de temps à autre il pétillait, tel un énorme brasier nourri de brindilles sèches, mais sèches !... Que faire, sinon s'aliter ? Je m'alitai.

Les deux jours suivants n'apportèrent guère de changement. Jolie brise, mais supportable, et temps sec. Je lus tant et plus sur ma couchette (aujourd'hui encore je ne saurais dire quoi), me promenai un peu sur le pont, chancelant, bus avec un indicible dégoût des fines à l'eau frappées et mangeai biscuit sec sur biscuit sec : malade, non, mais peu s'en fallait.



Se lève le troisième matin. Un lugubre hurlement me réveille en sursaut : ma femme veut à tout prix savoir si nous ne sommes pas en péril. Je me soulève pour inspecter les alentours de la couchette. La cruche, alerte dauphin, plonge et jaillit hors de l'eau ; tous les menus objets flottent, sauf mes chaussures, échouées sur un sac de voyage, sèches et émergées : ce sont deux chalands de charbon sur le fil du courant. Soudain je les vois bondir et, dans le miroir fixé à la cloison, se plaquer promptement au plafond. Au même instant la porte s'escamote, mais une autre s'ouvre dans le plancher. Je comprends enfin : la cabine est cul par-dessus tête !

Sans vous laisser le temps de prendre les mesures qu'impose la nouvelle situation, le navire se redresse. Sans que vous ayez seulement pu vous écrier « Dieu merci ! », il récidive. Sans que vous ayez pu dire qu'il récidive, il a, ma foi, repris son bonhomme de chemin, et se manifeste comme l'être conscient et organisé qui se meut de lui-même, affrontant d'une marche toujours hésitante, genoux brisés, jambes flageolantes, la série de creux et de bosses qui l'attend. Vous ne vous êtes pas encore étonné, qu'il bondit dans les airs. Il n'a pas encore bondi, qu'il s'immerge profondément. Il n'a pas encore regagné la surface, qu'il se lance dans une pirouette. Et dès lors qu'il est sur ses jambes, il s'empresse de reculer. Et de continuer à chanceler, escalader, bouter, cabrioler, plonger, sauter, chuter, vibrer, tanguer, rouler, accomplissant tous ces mouvements tantôt à la suite, tantôt simultanément, tant et si bien qu'on a envie de mugir pour demander grâce.

Passe un garçon.

– Garçon !

– Monsieur ?

– Qu'arrive-t-il ? De quoi s'agit-il ?

– Un peu de gros temps, monsieur. Et le vent debout.

Le vent debout ! Imaginons une statue dressée qui affronte le bateau, et quinze mille Samson arc-boutés conjuguant

leurs efforts pour la repousser, la frapper juste entre les deux yeux à chaque pouce qu'elle parcourt. Imaginons le navire lui-même, ce bloc suant sang et eau, qui se jure de tenir bon ou de périr. Imaginons le vent qui hurle, la mer qui gronde, la pluie qui cingle, unis contre lui pour une charge furieuse. Représentez-vous le ciel à la fois sombre et menaçant, l'affreux complot des nuages et des lames voulant former dans les airs un second océan. Pour faire bonne mesure, ajoutez des objets qui partout s'entrechoquent, sur le pont comme dans les fonds, des pas pressés qui martèlent le sol, des matelots qui poussent des clameurs éraillées, de l'eau qui gicle en bouillonnant et se déverse par les dalots, une grosse lame qui par intermittence déferle et s'abat sur les bordages du pont, au-dessus de votre tête, dans le fracas sourd, tonitruant, effrayant de la foudre tel qu'on l'entend de l'intérieur d'une caverne, et vous aurez une idée du vent debout de ce matin de janvier.

Je glisserai sur ce qu'on peut appeler les bruits domestiques du bord : bris de verre et de vaisselle, chutes de garçons de cabine, valse, là-haut, de barils mal accorés et de dizaines de casiers de bouteilles de bière en goguette, râlements très remarquables et peu réjouissants provenant de chacune des cabines des soixante-dix passagers trop mal en point pour prendre leur petit déjeuner. De tout cela je ne dirai rien, car ce concert avait eu beau me bercer trois ou quatre jours, il me sembla ne l'avoir entendu pour de bon qu'une vingtaine de secondes : celles qui me séparaient du moment où je rejoignis de nouveau ma couchette, pris d'un joli mal de mer.

Qu'on me comprenne bien : pas d'un mal de mer dans l'acception ordinaire de ce terme. Celui-là, je l'eusse volontiers appelé de tous mes vœux. Non : un mal de mer se manifestant sous une forme que je n'ai jamais vue ni entendu décrire, quoique je ne doute point qu'il soit fort commun. Je demeurais étendu à longueur de journée, parfaitement calme et satisfait, sans le moindre sentiment de lassitude, la moindre

envie d'aller mieux ou de prendre l'air, dépourvu de toute curiosité, d'inquiétude ou de regret de quelque sorte que ce fût, ni profond ni superficiel – si ce n'est, peut-être, dans cet abîme d'apathie, le plaisir bien relatif, ou encore la diabolique délectation, si le mot est compatible avec la léthargie, de savoir ma femme trop souffrante pour m'adresser la parole. Si je peux me permettre une comparaison, j'étais exactement dans la situation de Mr Willet père après le passage chez lui des déprédateurs de Chigwell<sup>1</sup>. Rien n'aurait pu me surprendre. Si, dans ma niche lilliputienne, en supposant qu'une éphémère illumination pût éclairer mon entendement et l'autoriser à me figurer mon foyer, j'avais vu, en plein jour, les yeux grands ouverts se présenter un postier déguisé en farfadet, en surcot écarlate et agitant une clochette, et que l'homme se fût excusé d'arriver trempé après cette longue marche sous-marine afin de me remettre une lettre d'une main familière et à moi adressée, loin d'en ressentir, croyez-moi, une once d'étonnement, j'eusse trouvé la scène pleinement conforme à l'ordre des choses. Neptune en personne aurait pu entrer, un requin rôti embroché sur son trident, l'événement eût passé à mes yeux pour quelque chose qu'on voit tous les jours.

Une fois – une seule et unique fois – je m'étais retrouvé sur le pont. Je ne sais ce qui m'avait pris, ni comment j'y étais arrivé, mais le fait est là : j'y étais, vêtu de pied en cap d'un ample caban, ayant des bottes que n'importe qui d'un peu frêle et d'un peu normal n'eût songé à chausser. J'étais donc là, sur le pont, lorsque, dans un éclair de lucidité, mon attention fut attirée, Dieu sait par quoi : le maître d'équipage, sans doute. À moins que ce ne fût la pompe... ou la vache. Je ne sais combien de temps je demeurai là. Une journée ? une

1. Dans l'un des romans de Ch. Dickens (*Barnaby Rudge*), le patron de l'auberge de Chigwell, père de l'un des héros, est victime d'une foule agressive qui l'abandonne ligoté dans son établissement.

minute ? Je m'efforçais, il m'en souvient, d'appliquer ma pensée à quelque sujet, n'importe quoi dans le vaste monde, je n'en demandais pas plus : peine perdue. Je n'étais pas même en mesure de distinguer la mer du ciel, car l'horizon me paraissait ivre et insaisissable. Cependant, même en cet état d'impuissance générale, je reconnus mon flegmatique. Il me faisait face, vêtu, comme il se devait pour un homme amariné, d'un costume bleu de drap bourru et coiffé d'un chapeau de toile cirée. Mais si je savais bien à qui j'avais affaire, j'étais trop hébété pour le dissocier de sa vêtue, et je crois bien que je le saluai du nom de « pilote ». Là-dessus, perte totale de conscience de ma part ; je reprends mes sens : que vois-je ? ce n'est plus lui. La chose ondule et flotte comme un reflet dans un miroir qu'on agite, mais je savais que c'était le commandant, dont la réconfortante face m'arrache une esquisse de sourire. Oui, même alors je tentai de sourire. Ses gestes m'indiquaient qu'il s'adressait à moi, mais je mis du temps à comprendre ses propos : il me faisait sévèrement observer que j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Il avait cent fois raison. Bien entendu, je ne savais pas pourquoi. Je voulus le remercier, peine perdue. Je ne pus que désigner du doigt mes bottes – du moins l'endroit où elles étaient censées être – et dire d'une voix geignarde « Semelles de liège », en même temps que j'entreprenais, comme je l'ai su plus tard, de m'asseoir dans la mare. Constatant que je n'étais plus en possession de tous mes esprits, et sur le moment bel et bien fou furieux, il se montra humain et me conduisit en bas.

Je m'y tins jusqu'à amélioration de mon état, en proie, chaque fois qu'on me conseillait de manger un brin, à une angoisse qui ne le cède qu'aux affres endurées, paraît-il, par ceux qui reviennent à la vie après une noyade. Un passager avait pour moi une lettre d'introduction que lui avait remise à Londres un ami commun. Il me l'avait fait porter dans ma cabine, accompagnée de sa carte, le matin du *vent debout* ; et

longtemps l'idée qu'il devait être là-haut, parfaitement à l'aise, s'attendant cent fois par jour à me voir monter le demander au salon, me chiffonna. Je me le représentais sous les traits d'une de ces figures coulées dans le bronze – je me refuse à voir en ces gens de simples mortels – qui vous demandent d'une voix ferme, le teint rose, en quoi consiste au juste le mal de mer, et si c'est vraiment aussi pénible qu'on le dit. En vérité, cette idée me torturait; et je crois n'avoir jamais eu aussi chaud au cœur qu'en apprenant de la bouche du médecin du bord qu'il avait dû appliquer un gros cataplasme à la moutarde sur l'estomac du passager en question. Je crois même que la nouvelle a signé le début de ma guérison.

Mais je reste persuadé qu'un gros grain y contribua beaucoup : il s'était manifesté au coucher du soleil, après une dizaine de jours de traversée, avec discrétion d'abord, puis s'était déchaîné jusqu'au matin avec une frénésie croissante, sauf un répit d'une heure ou deux, peu avant minuit, qui avait quelque chose de paradoxal, comme la brusque montée de la menace qui s'ensuit; l'épouvantable fureur, la pleine violence de l'ouragan jouèrent alors presque le rôle d'un calmant.

Jamais je n'oublierai ce que put bourlinguer le navire rudoyé cette nuit-là par la mer convulsée. « Peut-on voir pis ? » Combien de fois n'ai-je pas entendu poser cette question quand tout glissait et cognait, quand il était malaisé, voire impossible, d'imaginer comment n'importe quel objet flottant pouvait y être plus malmené sans être envoyé par le fond. Mais l'agitation d'un vapeur par une nuit hivernale de gros temps sur l'Atlantique démonté passe l'imagination la plus débridée. Dire que le navire, projeté sur le flanc par l'assaut croisé des lames, les mâts immergés, tente de se remettre d'aplomb; que ce faisant, il se couche sur l'autre flanc jusqu'à ce que les paquets de mer le heurtent de plein fouet avec le grondement d'une batterie de cent pièces pour le repousser violemment en sens inverse; qu'à moitié assommé, il s'immobilise, chancelle,

tressaille, puis, dans un tremblement qui l'ébranle jusqu'au tréfonds, s'élançe tel un monstre rendu fou par l'aiguillon pour ensuite être malmené, roué, rossé, soulevé par la mer en courroux; que le tonnerre, la foudre, la pluie, la grêle et le vent se disputent férocement la suprématie; que chaque planche du bordage grince, que chaque rivet pousse son cri perçant, que chaque goutte de l'immense océan mugit en furie : dire cela n'est rien. Invoquer la démesure, l'effroi, l'horreur portés au paroxysme n'est rien. La chose décourage les mots, et rend l'esprit débile. Il faudrait un cauchemar pour en évoquer toute la rage, la fureur et l'acharnement.

En plein cœur de ces terreurs, pourtant, le côté délicieusement ridicule de ma situation déjà me frappait par son absurdité : pas plus qu'aujourd'hui, je ne pouvais m'empêcher d'en rire, comme toujours lorsqu'il se produit quelque cocasserie sur fond de circonstances au plus haut point destinées à en faire ressortir le saugrenu. Il était à peu près minuit; nous voguions sur une mer qui s'obstinait à filtrer par les vitres des écoutilles, ouvrait à la volée les portes au-dessus de nous, et investissait, furieuse et rugissante, le salon des dames, à l'effarement sans bornes de mon épouse et d'une jeune Écossaise qui, soit dit en passant, avait auparavant chargé la femme de bord d'un message pour le commandant, le priant, avec les compliments d'usage, de faire frapper un fil métallique conducteur au sommet de tous les mâts ainsi que sur la cheminée en guise de paratonnerre. L'une comme l'autre, plus la femme de chambre que j'ai déjà mentionnée, étaient paralysées de frayeur au point que, ne sachant trop que faire pour elles, je pris tout naturellement le parti de leur administrer un cordial reconstituant et roboratif. Rien de mieux, sur le moment, ne me venant à l'esprit qu'un brûlot à la fine, je m'en procurai sans délai un plein gobelet. Comme il était impossible de se passer de soutien, debout ou assis, toutes trois se tassaient dans le coin d'une longue

banquette qui traversait le salon de part en part, et se cramponnaient mutuellement dans l'attente d'une noyade imminente. Lorsque, pourvu de mon spécifique, je m'approchai, discours lénitifs à l'appui, de la première patiente pour le lui présenter, quelle ne fut pas ma stupéfaction de les voir dériver ensemble, lentement, jusqu'à l'autre extrémité ! Et quand, mal assuré sur mes jambes, je portai mes pas vers cette extrémité pour tendre à nouveau le gobelet, j'en fus pour mes frais avec mes bonnes intentions, un second coup de roulis ayant rejeté le trio à son lieu d'origine. Je pense les avoir ainsi traquées de çà puis de là, sans jamais parvenir à les rejoindre de tout le quart d'heure qu'elles passèrent dans ce va-et-vient pendulaire sur leur siège ; et lorsque enfin je pus les atteindre, le verre avait tant perdu d'eau-de-vie sur le plancher que c'est à peine si l'on pouvait en recueillir une misérable cuillerée à café. Pour l'achever de peindre, il est indispensable de préciser que ce traqueur déconfit, individu livide de mal de mer, s'était pour la dernière fois rasé et peigné à Liverpool, qu'il n'était vêtu (à la réserve de son linge de corps) que d'un pantalon de gros drap, d'une vareuse bleue qui naguère avait fait son effet sur la Tamise, à Richmond, d'une seule et unique pantoufle, et qu'il ne portait pas de bas.

Je tairai les outrageantes cabrioles qu'il fallut exécuter le lendemain matin : gagner la station couchée se révéla une brimade de potache, et la station debout une impossibilité absolue, quel que fût le moyen choisi, à part la chute involontaire. En revanche, jamais je ne vis spectacle aussi navrant, aussi désolant que celui qui s'offrit à mes yeux lorsque, à midi, j'atterris littéralement sur le pont. L'océan et le ciel revêtaient uniformément un aspect terne, lourd et plombé. Tout était privé de perspective, même au-delà du lugubre chaos immédiat, car la mer se soulevait à une hauteur considérable et l'horizon nous encerclait tel un noir cerceau. Vu

des airs, ou du sommet d'une haute falaise, le spectacle ne devait pas manquer d'impressionner par sa majesté ; mais des ponts ruisselants et malmenés par le roulis, il était tout bonnement vertigineux, terrible. Durant le gros temps de la nuit, un coup de mer avait broyé la chaloupe comme une coquille de noix, et ses vestiges suspendus, amas désordonné de planches, continuaient d'osciller. Leur planchéiage arraché, les roues à aubes découvertes, mises à nu, tournaient en aspergeant les ponts d'embruns. Encroûtée par le sel, la cheminée avait blanchi. Les mâts de hune étaient ployés, les basses voiles déchiquetées, les agrès entortillés, emmêlés, trempés, à la traîne : il eût été malaisé de voir rien de plus consternant.

Désormais j'avais, avec leur permission, pris mes aises dans le salon des dames où il n'y avait, outre nous-mêmes, que cinq autres passagers et passagères : un, la jeune femme écossaise dont j'ai déjà parlé, qui allait retrouver son mari à New York, où il s'était établi trois ans auparavant ; deux et trois, un couple, lui, brave garçon du Yorkshire, travaillant lui aussi là-bas pour le compte d'une firme américaine, elle, splendide jeune femme, le plus gracieux spécimen de paysanne anglaise qu'il m'eût jamais été donné de contempler, l'épouse qu'il avait depuis quinze jours et qu'il emmenait avec lui ; quatre et cinq et dernier, deux autres jeunes mariés, à en juger par les mamours qu'ils se prodiguaient. Sur eux, je ne sais pas grand-chose, si ce n'est que le couple s'auréolait d'un brin de mystère et de clandestinité ; que la jeune femme ne manquait point elle non plus d'attraits ; que le monsieur était mieux pourvu en armes à feu que Robinson Crusocé en personne, portait une veste de chasse et avait deux molosses à bord. À la réflexion, il me revient qu'il essayait aussi de soigner son mal de mer par du rôti de porc chaud arrosé à la bière blonde et qu'il prenait ces remèdes (d'ordinaire couché dans sa cabine), jour après jour, avec une étonnante



persévérance. Précisons à l'usage des curieux que la cure était résolument inopérante.

Fait unique dans les annales, le temps s'opiniâtrait au mauvais fixe ; aussi avons-nous l'habitude de nous réfugier dans ce salon une heure environ avant midi, plus ou moins pris de malaise, et de nous allonger abattus sur les banquettes, histoire de récupérer un peu ; alors le commandant faisait une brève apparition destinée à nous informer de l'état du vent, nous certifier une amélioration pour le lendemain (en mer, il fera toujours beau demain...), nous instruire de la course du navire et ainsi de suite, observations qui ne nous disaient pas grand-chose puisqu'il n'y avait pas le premier rayon de soleil pour les étayer. Mais le bulletin d'un jour vaut pour tous les jours. C'est ainsi.

Le commandant reparti, nous nous disposons à lire, pour autant que les lieux offrent de clarté ; dans le cas contraire, nous somnolons puis conversons, et inversement. À une heure sonne la cloche et la femme de bord nous descend un plat fumant de pommes de terre au four et un autre de pommes cuites, ainsi que de la tête de porc, du jambon et du bœuf salé, et parfois un hachis de viande à moitié cuit et brûlant. Nous nous jetons sur ces friandises, mangeons autant que nous le pouvons (nous avons pour l'heure grand appétit) en étirant le plus possible le repas. Si le feu consent à flamber (cela arrive), nous voilà tout requinqués. Dans le cas contraire, nous nous faisons mutuellement remarquer qu'il fait décidément bien froid, nous nous frottons les mains, nous nous emmitouflons de vêtements chauds et jusqu'à l'heure du dîner nous reprenons la position horizontale en vue d'un petit somme, bavardons, lisons (si, comme je l'ai déjà dit, l'éclairage le permet). À cinq heures, nouveau tintement de cloche. La femme de bord revient avec un autre plat de pommes de terre – bouillies, pour le coup – et des viandes chaudes variées, sans oublier le rôti de porc, à usage

médicinal. Nous repassons à table (avec plus d'entrain que devant), agrémentons le plat de résistance d'un dessert un rien moisi de pommes, raisin et oranges, buvons notre vin et notre petit brûlot. Bouteilles et verres sont encore sur la table, où les fruits et le reste roulent au gré de leur fantaisie et des mouvements du bateau, lorsque le médecin du bord descend, expressément invité à nous rejoindre pour la partie de cartes vespérale : sans délai nous jouons au whist et, comme la mer est grosse et que les cartes ne resteront pas sagement sur le tapis, nous fourrons nos levées dans nos poches au fur et à mesure. À ce jeu, nous nous consacrons avec un sérieux exemplaire (déduction faite d'un bref laps de temps consacré au thé et aux rôties) jusqu'à onze heures ou à peu près ; puis le commandant revient nous voir, en surôit et vareuse de pilote, inondant le plancher. À ce moment la partie de cartes a pris fin, et bouteilles et verres sont de nouveau sur la table. Au terme d'une heure d'agréable conversation où sont passés en revue le navire, les passagers et le monde comme il va, le commandant (qui jamais ne s'alite et jamais ne se départ de sa bonne humeur) remonte le col de sa vareuse et regagne la passerelle, distribue des poignées de main à la ronde et prend congé en riant d'aussi bon cœur dans le mauvais temps que s'il allait fêter un anniversaire.

Les petites nouvelles du jour ! Voilà au moins un agrément qui ne fait pas défaut : Untel a perdu hier soir dans le salon quatorze livres au vingt-et-un ; tel autre boit tous les jours sa bouteille de champagne, ce qui surprend d'un simple commis aux écritures. Le chef mécanicien a carrément déclaré qu'on n'a jamais vu ça (un temps pareil, voulait-il dire), que quatre hommes d'équipage, malades, ont baissé les bras, au bout du rouleau. Plusieurs couchettes sont trempées, et toutes les cabines font eau. On a surpris le cuisinier en état d'ivresse pour avoir sifflé du whiskey avarié, et on l'a mis sous la pompe à incendie jusqu'à ce qu'il soit dessoûlé. Les

garçons, en allant servir à table une fois ou l'autre, ont tous dégringolé l'échelle, ce qui explique qu'ils circulent affublés d'un pansement ici ou là. Le boulanger a le mal de mer, et le pâtissier également. C'est un marmiton, qui n'en pouvait mais, qu'on a obligé à prendre la place de ce dernier officier de bouche : on l'a fourré et bouclé dans un réduit pour tonneaux vides, sur le pont, afin qu'il y roule de la pâte à tarte, sans rien entendre de ses protestations (il a un de ces caractères!...) quand il prétend souffrir mille morts rien qu'à la regarder. Les nouvelles ! À terre, une douzaine d'assassinats n'auraient pas l'intérêt que prennent en mer ces menus incidents.

C'est partagés entre nos parties de cartes et des sujets de conversation de ce genre que de nuit, et après quinze jours de traversée, nous entrâmes dans le port de Halifax par faible brise et sous un beau clair de lune (en réalité, nous venions d'arrondir le phare et de confier la manœuvre au pilote), lorsque subitement nous nous échouâmes sur un banc de vase. Bien entendu, tout le monde se rua immédiatement sur le pont ; en un instant l'on se pressa contre les plats-bords ; et pendant quelques minutes régna une absolue confusion – un régal pour un amateur de troubles. On s'empressa, pour soulager l'avant, d'entasser à l'arrière passagers, canons lance-fusées, barriques d'eau douce et autres objets pesants, et bientôt le navire put ainsi être renfloué. On remit en route – droit sur un inquiétant alignement de récifs (dont la proximité avait été annoncée au début du naufrage par un « Écueils droit devant ! » braillé à pleine voix) –, on battit comme il faut en arrière, on constata, aux repères du fil de sonde, que la profondeur de l'eau décroissait régulièrement, on mouilla enfin une ancre dans un endroit insolite que nul à bord ne fut capable de reconnaître... Et pourtant la terre nous tendait les bras, si proche que nous pouvions nettement voir onduler les branches.

Dans le silence de minuit et l'absolue immobilité que

semblait avoir créée l'arrêt inopiné de la machine, après des jours et des jours d'incessant vrombissement et d'assourdissant vacarme métallique, quelle étrange chose que de voir l'expression de profond désarroi se peindre sur tous les visages, des officiers aux passagers, en passant par les graisseurs et les soutiers qui remontaient un à un pour s'assembler en un groupe fuligineux près de l'écoutille de la salle des machines, échangeant dans un murmure leurs impressions – un complet ébahissement ! Après quelques fusées tirées dans l'espoir d'être hélés du rivage ou du moins de voir s'allumer un feu quelque part – mais vainement, car nous n'entendîmes ni ne vîmes rien –, résolution fut prise d'envoyer un canot à terre. Comme il était plaisant de voir avec quel empressement certains se proposaient pour y embarquer et mettaient en avant l'intérêt général, naturellement, car loin d'eux l'idée que le navire pût être en fâcheuse situation, donner de la bande, ou chavirer si la marée descendait ! Comme il était drôle aussi de voir à quelle vitesse l'infortuné pilote était devenu sans appel le bouc émissaire du bord ! Il était bien vu depuis Liverpool, et durant toute la traversée son talent de conteur d'anecdotes et de diseur de bons mots avait fait de lui un personnage. Mais à présent, tels qui avaient ri le plus fort à ses facéties lui brandissaient le poing au visage, l'abreuvaient d'imprécations et le traitaient de tous les noms !

Éclairé par un fanal, le canot dans lequel on avait embarqué des lanternes bleues s'éloigna rapidement sous la poussée des avirons, et en moins d'une heure il était de retour. L'officier qui le commandait rapportait un arbrisseau de belle taille, dont il avait arraché les racines, afin d'apaiser les craintes de certains passagers méfiants enclins à crier à l'escroquerie, à croire le navire perdu et à se persuader que, loin d'être allé à terre pour de bon, l'officier en question s'était contenté d'un petit tour à la rame, dans le brouillard, à seule fin de

les abuser et de comploter leur mort. Le commandant avait d'emblée entrevu que nous devions nous trouver dans une certaine « passe de l'Est », et effectivement, nous y étions. C'était bien le dernier endroit au monde où nous eussions affaire, mais il fallait en chercher la cause dans un soudain brouillard, ajouté à une fausse manœuvre du pilote. Autour, ce n'étaient que rochers, bancs et hauts-fonds en tout genre, mais, par chance, nous avions, semblait-il, dérivé vers le seul point de ces parages où l'on n'eût rien à craindre. Tranquillisés par l'exposé et l'assurance que la marée était descendante, nous nous retirâmes dans nos cabines sur les coups des trois heures.

À neuf heures et demie, le lendemain matin, j'étais en train de me vêtir lorsqu'un bruit juste au-dessus de ma tête me précipita sur le pont. Je l'avais quitté en pleine nuit noire ; le temps était bouché, il bruinait, et nous étions entourés de toutes parts de hauteurs désolées. À présent, nous glissions sur un large bras d'eau paisible, à une vitesse de onze nœuds ; nos couleurs flottaient gaillardement ; nos hommes d'équipage s'étaient grésés de leur plus belle tenue, et nos officiers de leurs uniformes ; le soleil brillait comme par un lumineux jour d'avril en Angleterre ; de chaque côté s'étendait la terre, mouchetée de petites plaques de neige ; partout des maisons blanches en bois, des gens sur les seuils, des sémaphores, des pavillons haut hissés, des appontements, des navires, des quais noirs de monde, des bruits lointains, des cris, des hommes et de jeunes garçons dévalant des raidillons pour accourir au débarcadère. Tout cela, à nos yeux déshabitués, semblait ruisseler d'une allégresse, d'un éclat, d'une fraîcheur au-delà des phrases. Le navire approcha d'un quai pavé de visages levés, accosta, s'amarra après quelques clameurs et raidissements d'aussières ; prompts comme des dards, une vingtaine des nôtres s'élancèrent vers la rampe avec autant de célérité, ou presque, qu'on l'envoyait de terre, et avant

même qu'elle eût touché le navire, d'un bond ils étaient de nouveau sur le plancher des vaches !

Eût-elle été un monument d'ennui et de laideur, je crois que Halifax nous eût semblé un jardin élyséen. Mais de cette ville et de ses habitants j'ai gardé une impression de charme qui n'a pas varié à ce jour. Et ce n'est pas sans regret que j'ai regagné mon pays sans avoir trouvé l'occasion d'y retourner pour y serrer de nouveau les mains de ceux avec qui je me suis lié d'amitié ce jour-là.

Le hasard voulut que ce fût l'ouverture du Conseil législatif et de l'Assemblée générale, dont le cérémonial copie si fidèlement et si solennellement l'ouverture d'une nouvelle session parlementaire en Angleterre, quoique à moindre échelle, qu'on eût cru observer Westminster par le mauvais bout de la lorgnette. Le gouverneur général, représentant de Sa Majesté la reine, prononça ce qu'il est convenu d'appeler le Discours du trône. Ce qu'il avait à dire, il le dit hardiment, et fort bien. Dehors, une fanfare militaire attaqua le *God Save the Queen* avec une belle vigueur avant même que Son Excellence en eût fini de son allocution ; la foule poussa des hourras ; la majorité se frotta les mains ; la minorité hocha la tête ; le parti gouvernemental affirma que jamais discours n'avait été aussi bien tourné ; l'opposition, que jamais on n'avait rien entendu de pire ; le président et les membres de la Chambre se retirèrent de l'enceinte parlementaire pour mener entre eux de longs discours sans rien proposer de précis : bref, les choses suivaient leur cours normal, et continueraient à le suivre – on se serait cru en Angleterre.

La ville occupe le flanc d'une hauteur surmontée d'un puissant fort encore inachevé. De là-haut descendent vers le rivage plusieurs avenues, larges et belles, ma foi, qui coupent des transversales courant parallèlement à la rivière. Les maisons sont principalement faites de bois. Le marché est bien pourvu, et les denrées fort peu coûteuses. Le temps étant

anormalement doux pour la saison, on n’y voyait point circuler de traîneaux, mais il s’en trouvait des quantités dans les cours et à l’écart des lieux de passage, et certains de ces véhicules, à en juger par la somptueuse qualité de leur décoration, eussent fort bien fait, tels quels, une « entrée » en chars triomphaux dans un mélodrame représenté chez Astley<sup>1</sup>. Le temps était exceptionnellement clément, l’air revigorant, vivifiant ; dans l’ensemble, la cité respirait la gaieté, la prospérité, le sens des affaires.

Notre escale dura sept heures, le temps de délivrer et d’embarquer le courrier. Enfin, une fois réunis tous les sacs postaux et tous nos passagers (y compris deux ou trois bonnes âmes que nous avons dû aller chercher sur le pavé d’une rue déserte où ils cuvaient leur champagne et leurs huîtres, inconscients), les machines furent remises en marche et nous appareillâmes pour Boston.

Nous eûmes de nouveau gros temps dans la baie de Fundy durant toute la nuit et toute la journée du lendemain et, comme à l’accoutumée, nous fûmes secoués et brimbalés. L’après-midi – entendez celui du samedi 22 janvier –, un bateau-pilote américain vint nous accoster, et peu après le paquebot *Britannia*, en provenance de Liverpool, fut annoncé par télégraphe à Boston après dix-huit journées de mer.

Je tomberais à peine dans l’emphase en affirmant que l’intérêt avec lequel je contemplai bouche bée les premiers lopins de sol américain – taupinières que, des flots verts, j’entrevois puis suivais des yeux tandis qu’elles ondulaient lentement, presque insensiblement, pour former une ligne de côte ininterrompue – est proprement indescriptible. Nous avions sur le nez une petite brise mordante ; à terre il gelait dur ; le froid était des plus rigoureux. Et pourtant l’air était si lumineux,

1. Cavalier émérite, Astley avait fondé de nombreux cirques, spectacle dont raffolait Dickens.

si sec, si transparent que la température était plus que supportable, délicieuse.

Je me dispenserai de dire que je demeurai sur le pont, avide de ne rien perdre de ce qui se passait autour de moi jusqu'au moment où le navire fut à quai et que, si j'avais eu les yeux d'Argus, je les eusse tous ouverts en grand pour contempler autant d'objets neufs : ce chapitre est déjà assez long. Je ne m'étendrai pas davantage sur la bévue – bien digne d'un étranger – que je commis en confondant le groupe d'hommes qui, au péril de leur vie, se ruaient frénétiquement à bord en jouant des coudes juste avant l'accostage, avec des vendeurs de journaux correspondant à ce qu'est chez nous cette active catégorie de gens : en fait, les sacs de cuir pleins de gazettes que d'aucuns portaient en bandoulière et les grandes feuilles que tous tenaient à la main m'avaient trompé ; il s'agissait de rédacteurs et d'échotiers qui tenaient à monter en personne sur les navires parce que (comme me l'apprit un monsieur enveloppé dans un cache-nez de laine peignée) « ils aimaient cela ». Qu'il me suffise de dire ici que l'un de ces intrus, avec une courtoisie toute spontanée dont je ne saurais trop le remercier, avait pris les devants pour réserver des chambres d'hôtel, et qu'en l'y suivant, comme je ne tardai pas à faire, ce fut pour constater que je cheminai dans les interminables couloirs en adoptant sans le vouloir la démarche chaloupée de Mr T. P. Cooke<sup>1</sup> dans une nouvelle comédie nautique.

– Peut-on dîner, je vous prie ? demandai-je au maître d'hôtel.

– Quand cela ? fit-il.

– Sans trop tarder.

1. Ancien marin reconverti au théâtre, Thomas Potter Cooke (1786-1864) fut une vedette de mélodrames populaires, où il incarnait précisément des hommes de mer.



– *De suite?* me demanda-t-il.

– Non, pas « deux suites<sup>1</sup> », à manger promptement, répondis-je à tout hasard, après un moment d’hésitation.

– Comment ça, pas *de suite*? s’écria le maître d’hôtel avec tant de surprise que je sursautai.

Je le regardai, suspicieux.

– Non, répliquai-je. Je préférerais dîner sans trop tarder dans ce petit salon. Il me convient parfaitement.

Sur ces mots, je crus que le maître d’hôtel allait perdre l’esprit, ce qui se fût assurément produit si quelqu’un d’autre n’était intervenu pour lui chuchoter à l’oreille le mot *immédiatement*.

– Ah bon! Vous m’en direz tant! fit l’employé, avec un regard désolé. De suite!

Alors je compris que « sans trop tarder » et « de suite » n’étaient qu’une seule et même chose. Aussi modifiai-je ma première réponse. Dix minutes plus tard j’avais pris place à table. Le dîner fut de premier ordre.

L’hôtel (d’excellente tenue) avait pour nom *Tremont House*. Il comportait davantage de galeries, de colonnades, de vérandas et de couloirs que je ne suis en état de m’en souvenir et que le lecteur n’accepterait de le croire; il n’était qu’un tannet moins vaste que Bedford Square.

1. Le jeu de mots était, évidemment, intraduisible. Il porte sur un américanisme (*right away*, « immédiatement »), emprunt à l’anglais dialectal, repassé, via les États-Unis, dans la langue standard.

### III

#### BOSTON

Les services administratifs américains peuvent se prévaloir d'une extrême courtoisie. Que d'améliorations en perspective chez nous, si les nôtres en prenaient de la graine : nos douanes, notamment, ne feraient pas mal de se radoucir, à leur exemple, et de montrer envers l'étranger moins de haine et d'ignominie. Quelque exécration que soit la servile rapacité des fonctionnaires français, nos fonctionnaires à nous témoignent une grossièreté, une impolitesse et une grogne propres à rebuter le premier venu autant qu'à discréditer la nation qui confie la garde de ses portes à des cerbères si vilainement dressés. En débarquant en effet, je ne pus m'empêcher d'être fortement impressionné par le contraste qu'offrait leur douane avec la nôtre, ainsi que par la prévenance, la politesse et la bonne humeur avec lesquelles ses agents s'acquittaient de leur devoir.

À Boston nous ne pûmes quitter le bord qu'après la nuit tombée, ayant été retenus un certain temps à quai pour je ne sais quelle raison, et ce n'est qu'après avoir rempli les obligations douanières le lendemain de notre arrivée, un dimanche matin, que je recueillis mes premières impressions de la ville. Au passage, je me dois de dire que dès la veille au soir nous en étions encore à mastiquer la dernière bouchée de notre premier dîner en Amérique, que l'on nous proposait, à l'aide de cartons en bonne et due forme, bancs et chaises pour assister à l'office dominical, et en telle quantité que, si je puis me permettre une estimation aussi modérée qu'approximative, j'évaluerais le nombre des sièges offerts à un nombre capable de satisfaire aux besoins de deux ou trois douzaines de familles nombreuses au bas mot. Ne parlons

pas de la quantité de credo et de confessions religieuses qui sollicitaient l'honneur de notre compagnie...

Faute d'habits de rechange nous permettant de nous rendre ce jour-là à l'église, nous dûmes catégoriquement décliner ces courtoises invitations, et c'est bien contre mon gré que je dus me priver du plaisir d'entendre le Dr Channing<sup>1</sup>, qui ce matin-là prêchait pour la première fois depuis fort longtemps. Si je mentionne ici le nom de ce distingué personnage, de cet homme accompli (dont j'eus un peu plus tard le plaisir de faire la connaissance), c'est pour avoir l'honneur d'apporter mon obole d'admiration et de respect à son élévation d'esprit et à sa force de caractère, autant que pour rendre hommage à l'audacieuse philanthropie avec laquelle il s'est toujours opposé à cette hideuse tache, à cette honteuse souillure : l'esclavage.

Mais revenons-en à Boston. Quand je m'engageai dans les rues ce dimanche matin, l'air était si lumineux, les maisons si gaies et coquettes, les panonceaux peints de si éclatantes couleurs, les lettres si brillamment dorées, si rouges les briques, si blanche la pierre, si verts les volets et les clôtures, si étincelantes les poignées et les plaques des portes, si aérienne et immatérielle l'apparence de toute chose, qu'on eût pris chaque endroit de la ville pour le décor d'un théâtre de marionnettes. Il est rare que, dans les rues marchandes, le commerçant – mais qui n'est pas commerçant ici? – habite au-dessus de sa boutique : du coup, fréquemment une seule et même maison abrite de multiples professions, de sorte que sa façade est couverte de haut en bas d'enseignes et de panneaux. En flânant, je ne cessais de contempler ces inscriptions, attendant de pied ferme de voir certaines d'entre elles se métamorphoser, et à chaque coin de rue je ne pouvais m'empêcher de chercher du regard le Zanni et le Pantalon qui, je n'en doutais point,

1. 1780-1842. Pasteur et antiesclavagiste convaincu.

se cachaient dans une entrée de porte ou derrière un pilier tout proches. Arlequin et Colombine, eux, je n'eus aucun mal à découvrir où ils demeuraient (on les montre toujours en train de chercher un logis) : dans une minuscule boutique d'horloger voisine de l'hôtel, surmontée d'un étage et qui ne se contentait pas d'afficher partout sur sa devanture de multiples symboles et mécanismes, mais s'ornait encore d'un gros cadran... à travers lequel ces personnages pouvaient entrer et sortir d'un bond, bien entendu.

L'aspect des faubourgs, s'il est possible, est encore plus immatériel que celui de la cité. Avec leurs contrevents verts, les blanches maisons de bois (si blanches qu'elles vous font cligner des yeux lorsque vous les regardez) sont si dispersées, si bien semées aux quatre vents qu'elles semblent dénuées de fondations ; quant aux petites églises et autres chapelles, elles sont si pimpantes, si gaies et si bien vernies que peu s'en fallait que je ne les prisse pour ces jeux de construction que les enfants montent et démontent avant de les ranger par éléments dans leur boîte.

Aucun voyageur, je crois, ne saurait rester insensible à la grande beauté de cette ville. Les maisons particulières sont pour la plupart vastes et élégantes, les magasins d'excellente tenue et les édifices publics de belles proportions. Le gouvernement a son siège au sommet d'une colline qui monte presque du bord de l'eau, d'abord en pente douce, puis par une côte tout à fait raide. En face, un espace de verdure du nom de Common. Cet admirable site offre un charmant panorama sur toute la ville et ses alentours : deux beaux édifices parlementaires se détachent de la masse des bâtisses administratives, l'un destiné aux assemblées des représentants, l'autre à celles des sénateurs. Comme j'ai pu le constater, les débats s'y déroulaient avec une parfaite solennité et dans un tel décorum qu'ils ne pouvaient pas ne pas inspirer attention et respect.

Il est indubitable que si Boston rayonne par la culture et le savoir, la ville le doit au premier chef à la paisible influence qu'exerce Cambridge, son université, distante de trois ou quatre milles. Les professeurs, cerveaux d'une grande érudition et compétents en plusieurs disciplines à la fois – il n'en est pas un seul, si je me souviens bien, qui déroge à cette règle –, seraient, dans n'importe quelle société du monde civilisé, une providence et un honneur. L'élite cultivée de Boston et des environs – et je crois ne pas me tromper en ajoutant : la grande majorité de ceux qui dans cette ville exercent une profession libérale – a été formée à cette école précisément. Les universités américaines ont peut-être des défauts, il n'en demeure pas moins qu'elles ne répandent point de préjugés ni ne prônent le sectarisme ; elles ne remuent point les cendres de vieilles superstitions, ne font jamais obstacle à l'accomplissement de l'individu, n'excluent personne pour ses convictions religieuses ; enfin et surtout, elles ne négligent à aucun stade de l'enseignement et de l'instruction qu'elles dispensent le monde, le vaste monde qui s'étend au-delà des murs de ses collèges.

C'était pour moi une source d'ineffable plaisir que d'observer l'influence quasi imperceptible, mais bel et bien réelle, de cette institution sur la petite communauté de Boston, et de noter à chaque détour les engouements et inclinations humanitaires qu'elle a engendrés, les amitiés affectionnées qu'elle a suscitées, toutes les vanités, tous les préjugés qu'elle a dissipés. Le veau d'or qu'on adore à Boston n'est qu'un pygmée en comparaison des colosses érigés en d'autres parties de ce vaste office de comptabilité situé de l'autre côté de l'Atlantique ; et le tout-puissant dollar s'y réduit à trois fois rien, perdu qu'il est dans un vaste panthéon de dieux plus nobles.

Par-dessus tout, j'ai la conviction sincère que la capitale du Massachusetts a poussé, tant avec ses institutions publiques

que ses œuvres charitables, la bienfaisance à un point que ne sauraient atteindre les cœurs les plus humains et les plus généreux. De ma vie, je n'ai senti, à contempler un bonheur pourtant entaché de pénurie et d'affliction, un émoi tel que m'en a procuré ma visite à ces établissements.

Or, en Amérique, toutes les institutions de ce genre ont pour trait commun d'être financées ou aidées par l'État; et, lorsqu'elles n'ont pas besoin d'aide, elles œuvrent en concertation avec l'État, pour le plus grand bien du peuple. À réfléchir sur les lois qui régissent les vicissitudes des classes travailleuses, j'en viens à penser qu'il n'y a pas de commune mesure entre charité publique et fondation privée, si philanthropique que soit cette dernière. Chez nous, la carence des pouvoirs, peu soucieux de traiter les masses populaires avec des égards particuliers, et peu enclins à tenir tout individu pour une créature méritant un surcroît de dignité morale, a favorisé la multiplication d'institutions charitables de caractère privé, phénomène inédit dans toute l'histoire du monde, avec vocation de dispenser le bien de façon incalculable parmi les pauvres et les affligés. Mais le gouvernement, qui n'a pas plus soutenu ces institutions qu'il n'avait pris d'initiatives en ce domaine, n'a aucun titre à recevoir la moindre part de la gratitude qu'elles éveillent, et lui qui n'offre pour tout refuge et réconfort que ceux que procurent l'ouvroir ou la prison, il passe aux yeux des déshérités plutôt pour un maître intraitable, prompt à corriger et à châtier, que pour un protecteur bienveillant, miséricordieux et vigilant à l'heure où le peuple est dans la détresse.

L'adage qui veut que de tout mal puisse sortir un bien est abondamment vérifié chez nous par ces établissements : il n'est que de consulter les registres centraux de la Succession aux Doctors' Commons<sup>1</sup>. Un vieux monsieur ou une

1. Institution anglaise qui tire son nom du réfectoire des docteurs de la loi civile, et qui, au siècle dernier, était une sorte d'état civil et

vieille dame immensément riches, et qu'entourent des proches dans le besoin, rédigent au moins un testament par semaine. Le vieux monsieur ou la vieille dame, qui au mieux de leur forme n'ont jamais brillé par leur bonne humeur, sont en proie aux migraines et à mille maux; aux lubies et aux caprices, à l'humeur noire, à la méfiance, au soupçon, à l'aversion. Revenir sur son testament est l'unique activité capable de remplir leur vie finissante. Quant aux membres de la parentèle (auxquels sont parfois venus, avec le lait maternel, l'idée bien arrêtée de recevoir un jour une coquette part du magot et le désintéret concomitant pour le moindre effort), les voilà déshérités sans autre forme de procès, puis rétablis dans leurs prétentions, pour être de nouveau frustrés de leurs espérances, au point que toute une famille, jusqu'au cousin du degré le plus éloigné, se trouve maintenue dans un état de fébrilité qui ne se dément pas. Un beau jour, il devient manifeste que la vieille dame ou le vieux monsieur n'en ont plus pour longtemps et, plus s'avère cette fin prochaine, plus le déclinant se persuade d'être, comme le pauvre cacochyme qu'il est, l'unique objet du complot de l'entourage. Du coup, notre vieille dame ou notre vieux monsieur rédigent un dernier testament – *dernier* est le mot juste, cette fois –, qu'ils cachent dans une théière de porcelaine, avant d'expirer le lendemain. Voilà comment tombe dans l'escarcelle d'une demi-douzaine d'œuvres charitables la totalité des biens meubles et immeubles appartenant au regretté testateur qui, sur fond de méchanceté, a contribué à faire le bien, et pas qu'un peu, à force de hargne et de misère.

À Boston, l'établissement d'enseignement portant le nom de *Perkins Institution and Massachusetts Asylum for the Blind*<sup>1</sup> est placé sous l'autorité d'un corps d'administrateurs qui chaque

tribunal de divorce londonien. Ce bâtiment, qui remonte au xvi<sup>e</sup> siècle et ne sera détruit qu'en 1867, abritait en effet des archives : David Copfield les consulte, comme son auteur l'a fait dans la réalité.

1. Du nom de son fondateur (1764-1854), marchand et philanthrope.

année présentent un rapport à l'ensemble des membres du conseil. On y admet gracieusement les jeunes indigents de l'État qui sont frappés de cécité. Les jeunes aveugles de l'État voisin du Connecticut, ou ceux du Maine, du Vermont et du New Hampshire sont admis dès lors qu'ils sont munis d'une caution délivrée par l'État qui est le leur ou à défaut lorsqu'ils peuvent présenter la caution de proches pour les frais, qui s'élèvent à environ vingt livres anglaises pour la première année d'hébergement et d'apprentissage, et de dix pour la deuxième. Au terme de la première année, m'ont déclaré les administrateurs, un compte courant est ouvert au nom de chacun des élèves, et chacun d'eux doit s'acquitter du prix de sa pension, lequel n'excède pas deux dollars par semaine, soit un tout petit peu plus de huit shillings anglais ; ce même compte, crédité selon les cas de sa bourse nationale ou de ses subsides familiaux, s'arrondit aussi des gains qu'il peut faire, en sorte que tout ce qu'il gagne au-dessus d'un dollar par semaine vient grossir son pécule. Au cours de la troisième année, on sait si ses gains suffiront ou non à couvrir sa pension ; si tel est le cas, c'est à lui qu'il appartient de décider de prolonger son séjour et de disposer de ses avoirs. Ceux qui se révèlent incapables de subvenir à leurs besoins ne sont plus pris en charge : il n'est pas souhaitable de faire de l'établissement un hospice ni d'y retenir quiconque n'est pas une abeille butinant pour le profit de la ruche tout entière. Ceux qui sont affligés d'une tare physique ou mentale ne peuvent exercer un métier, et par là même ils sont écartés de cette industrieuse communauté, car ils reçoivent des soins plus appropriés dans les établissements spécialisés.

J'ai visité l'endroit par une très belle matinée d'hiver : un ciel italien, et de toutes parts un air si pur et transparent que mes yeux, qui pourtant ne sont pas des meilleurs, pouvaient suivre les minuscules contours et motifs architecturaux d'édifices situés à grande distance. À l'instar de la plupart des